PREMIERE ANNEE. — No 3 Prix : 0 fr. 25 JUILLET 1934.

Du passé faisons table rase!

Voilà ce que chante la classe ouvrière dans ses jours de révolte, depuis un demi-siècle.

« Table rase ! » Ce cri instinctif de la révolte, ce cri d'audace et de colère, ne doit pas être une parole en l'air. Il importe de se demander sérieusement quel est en réalité ce passé, où le trouver, pourquoi en faire table rase, et comment.

Le régime d'exploitation et d'autorité, voilà ce que nous avons à détruire. Ce passé, il existe de deux façons. D'une part dans la tête des hommes, sous forme de sottises séculaires, de passions longtemps aigries, d'appétits dépravés, de tabous absurdes, de lâchetés triomphantes. De l'autre, à la surface de la terre, sous forme de prisons, de casernes de couvents, de taudis, de maisons de prostitution et de correction, de banques et d'églises, d'usines et d'arsenaux, de bicoques puantes et de murs de clôture hargneux, de tanks et de mitrailleuses, de de parlements et de préfectures, de castels prétentiards agrémentés de tessons de bouteille, et de masures en putréfaction. Voilà le passé, et la sagesse populaire qui nous dit « qu'on ne détruit que ce qu'on remplace », nous fait savoir également qu'on ne remplace que ce qu'on détruit. Comme dit l'Evangile, on ne met pas du vin nouveau dans de vieilles outres. Là-dessus, tous les révolutionnaires sont d'accord, même Jésus-Christ — qui ne l'était guère.

Faire « table rase » du passé, c'est s'émanciper de tous les respects, de tous les préjugés à l'égard de ce qui existe, afin de pouvoir reconnaître et briser matériellement les chaînes qui nous garottent. Il reste alors à se demander plus précisement sur *qui* ou sur *quoi* doit porter l'œuvre destructrice, et par conséquent aussi l'œuvre de remplacement de la révolution, afin que soit réalisée, par cette double transition historique, la transformation radicale du système actuel.

Et c'est ici que les avis commencent à diverger.

Autoritaires ; libertaires.

Deux écoles ; deux méthodes.

Les uns disent : la base d'un système social heureux, c'est l'homme vertueux, et la base du système actuel dépravé et misérable, c'est l'homme perverti par le vice et le crime. Il faut contraindre l'homme à la vertu, à l'obéissance, à toutes les vertus sociales. La société sera sauvée par l'extermination des pervers, des iniques, des égoïstes, des immoraux, et par le triomphe des vertueux, des purs, des incorruptibles. Donc, soyons des éducateurs de « vertu » et des exterminateurs du « vice ». Liberté, égalité, fraternité, ou la mort. La société sera régénérée par la guillotine et par l'école nationale et civique. Par la guillotine d'abord.

C'est le « terrorisme » révolutionnaire.

D'autres disent au contraire : l'homme n'est par nature ni vertueux ni pervers, il est le produit des cadres matériels de la société où il vit ; ces cadres matériels qui représentent le travail mort accumulé par les siècles, contraignent les générations successives à se mouler à des formes de vie contre nature. Le travail mort, c'est-à-dire le capital, opprime le travail vivant, impose à l'homme une contrainte et par suite une perversion de plus en plus grande de ses besoins et de ses passions. Il en fait donc, bon gré mal gré, un parasite ou un esclave.

C'est l'abolition du *capital* qui est la clef des champs, le saut dans la liberté, la reconquête de l'homme. L'opposition de l'homme aux choses et le triomphe du vivant sur le mort, telle est l'activité véritablement *subversive* et *créatrice*, celle où l'éducateur est lui-même éduqué, celle où les circonstances sont modifiées par l'homme, et l'homme par sa propre activité sur le monde, jusqu'à ce qu'il devienne un homme nouveau dans un monde nouveau. Pour exterminer les vieilles institutions dans la tête de l'homme, il faut en démolir la base matérielle ; il faut rendre à la génération qui se lève un espace de vie dégagé des ruines honteuses du passé, lui offrir enfin la joie de la création et de la conquête d'une *terre libre*.

Et c'est là le « vandalisme » révolutionnaire.

Pour l'autoritarisme révolutionnaire, ce n'est pas la vie de l'homme qui est sacrée, mais la propriété. Les conventionnels de 1793 laissaient les tripoteurs de cette époque accaparer le blé, tandis que le peuple mourait de faim — en vertu du caractère sacré de la propriété privée. Simplement, pour apaiser la clameur des ventres, ils se contentaient de jeter de temps en temps en patûre à la foule les têtes sanglantes des accapareurs. Les bolchévicks de 1917-1919 avaient bien soin d'interdire aux masses l'expropriation des usines, et la mise en commun des terres à cultiver. Ils avaient bien soin de conserver le capitalisme à tous les degrés de l'échelle sociale, avec son corrollaire inévitable, le salariat. Cela leur permettait de gouverner par la terreur, au nom du prolétariat, au dessus des classes opposées également ravalées à l'esclavage. Bien entendu, il n'était pas question de supprimer l'héritage sanglant de l'ancien régime : l'armée, la police, les corps spéciaux de fonctionnaires et de mouchards, les prisons, la peine de mort, etc... Tout cela constitue l'instrument indispensable de la dictature révolutionnaire, un instrument qu'elle ne cesse d'élargir et de perfectionner, même lorsqu'elle parle d'en effectuer la suppression.

Aussi l'iconoclaste, le libertaire, n'a-t-il pas d'adversaire plus acharné que la dictature jacobine des gouvernants dans les périodes de révolution. La première chose que fait le « terroriste », *avant même de toucher un cheveu des bourgeois*, c'est de calomnier le « vandale », de le dénoncer, de l'assassiner ou de lui faire couper la tête. Exemple : Dimitroff l'incorruptible réclamant à Hitler le sang de Van der Lubbe, coupable de « lèse-prolétariat » pour avoir brûlé le Palais du Reichstag allemand, ce legs précieux du parlementarisme révolutionnaire à la réaction la plus farouche !

Le terroriste vertueux n'a pas assez de foudre vengeresses pour s'indigner et pour frapper, lorsqu'il voit la colère du peuple s'appesantir sur les couvents, les casernes, les tribunaux, les parlements ou les prisons. Il proclame que c'est un crime de lèse-révolution de démolir l'échafaud, de faire des feux de joie de paperasses administratives, juridiques et policières, et d'en jeter les cendres au vent de l'émeute. Il n'est pas jusqu'aux pires carcans et machines à supplice du bagne industriel, les eût-il mille fois dénoncées comme fléaux de la personne humaine, qui ne lui deviennent sacrés du jour où il croit le moment venu de les utiliser à la réalisation de ses plans !

La production capitaliste est basée sur le fait que, techniquement, le producteur réel, l'ouvrier, n'est plus qu'un joint élastique de chair entre des engrenages d'acier. La production, telle qu'elle existe actuellement, ne peut être contrôlée, dirigée, humanisée par le producteur. Donc loin de déifier la machine, le producteur doit avant tout se défier d'elle, à la museler, à la dompter. L'appareil de production hérité du capitalisme doit l'être sous bénéfice d'inventaire, comme matière première, et partiellement aussi comme outillage élémentaire d'une nouvelle technique qui rendra au travail manuel la direction, le contrôle, la dignité, la conscience, la vanité, la liberté.

Et il ne restera plus aux anciens bourgeois, devenus tout simplement des hommes par la perte même de leur puissance et de leur richesse, qu'à se joindre comme simples recrues aux libres efforts des travailleurs manuels, devenus en même temps les directeurs et les techniciens collectifs de la nouvelle civilisation, où les individus se jureront à leurs actes, et non pas à leur passé. J.-L.-M.

CRIMES de Gouvernants & de Savants

Préparatifs pour la Guerre chimique et bactériologique.

Toutes les résolutions de la Société des Nations ont désapprouvé la guerre bactériologique, mais seront impuissantes à l'empêcher. A la Conférence du Désarmement, la « Commision des armes incendiaires et bactériologiques » a défendu cette thèse : que ce serait condamner toute la chimie moderne si on voulait empêcher les expériences et les investigations scientifiques sur certains terrains ; et la commission arrivait à cette conclusion qu'une telle prohibition était pratiquement impossible.

Les seuls moyens de défense seraient l'hygiène générale et la vaccination. La défense contre les bactéries virulentes est impossible. L'aggresseur même serait menacé par ses propres armes. Il est également possible d'ouvrir la lutte bactériologique contre les animaux en répandant efficacement par avion les germes morbides. Chiens et chats infectés peuvent transmettre la rage et la peste, de même que l'eau courante et les fontaines sont propres à la diffusion du choléra, de la dyssentrie, et du typhus.

En Angleterre, le « Journal of the United Institutions » d'août 1933 a publié un article qui constate ces faits et l'auteur conclut que l'emploi ou la prohibition de ces moyens dépendra beaucoup plus de leur utilité que du mode de réaction des pacifistes sentimentaux.

Ces moyens sont également discutés en Russie et en Tchécoslovaquie. Dans le « Dustojnické Listy » de Prague, le docteur Spida, médecin militaire, a étudié les possibilités de l'infection au moyen de mouches. La mouche ordinaire semble particulièrement propre à cet emploi. Un kilogr. contient vingt mille mouches et ces vingt mille mouches n'occupent pas plus de quinze litres. Comme les mouches s'immobilisent à 10°, il est possible de les semer comme du sable.

En supposant qu'un avion puisse en lancer deux millions et que 10 % atteignent le but, il serait possible de semer deux mouches par mètre carré sur un kilomètre carré. Si 10 % de ces mouches se posaient sur des personnes ou sur des objets et si une personne sur cent était infectée, le résultat serait de deux personnes infectées par km 2.

En ce qui concerne la guerre chimique, on distingue les gaz offensifs, qui sont volatils, et les défensifs, qui imprègnent le sol, l'eau et les objets. Les premiers permettent à l'assaillant de traverser le champ de bataille sans masques une fois l'effet produit. Les gaz « défensifs », qui brûlent la peau rendent impénétrable le champ gazé durant un temps très long. Ces gaz servent pour former une barrière chimique, par exemple sur les ponts, dans les rues, carrefours, vallées et défilés, etc...

Des autos blindées peuvent gazer ainsi les voies de communication ; des wagons-citernes avec une locomotive peuvent gazer la voie ferrée et ses environs jusqu'à 50 mètres ; des avions peuvent lancer des gaz à vingt ou trente mètres du sol ; des mortiers peuvent lancer des bombes à gaz. Des mines à gaz peuvent en sautant gazer 300 à 500m2.

Cela nous annonce une charmante perspective! Ne conviendrait-il pas de prendre les devants et de faire « goûter » leur marchandise aux braves gens qui espèrent nous en donner l'étrenne? ...

(C. I. A.) — *Ligue des Réffractaires à tout Militarisme.*

La Paix armée.

Un Souvenir de Jadis.

De 1914 à 1918, j'ai eu à subir les souffrances de l'horrible carnage. Blessé et gazé, de retour au milieu des miens, j'ai cru que cette leçon d'épouvante servirait pour toujours et suivant les conseils de tous, je ne parlais plus de la chose vécue, gardant en mon for intérieur le dégoût d'une action mauvaise.

Mais je me suis aperçu que ceux qui prêchaient l'oubli faisaient, eux, de ces morts innombrables une réjouissance ; une infernale cérémonie sur un cadavre que l'on désigne sous le vocable « Au soldat inconnu ».

Je n'ai nullement le pouvoir d'empêcher de croire ou de ne pas croire aux boniments ; si l'heure grave de 1914 ne me rappelait pas à la trop triste réalité des faits vécus, et alors j'ai un devoir à accomplir. Je dois à tous mes compagnons morts pour la fameuse dernière de dire la vérité à la jeunesse, toute la vérité.

1914, guerre du droit et de la civilisation avait-on dit ; en effet, nous avions le droit absolu de nous taire et d'accomplir toutes les sales besognes que la guerre impose.

Mensonge, les jugements prouvent de quelle façon les fameux, trop fameux militaires de carrière rendirent la justice (!) : *Flirey, Souain* et bien d'autres lieux tristement célèbres (que la grande Presse cache volontairement).

La guerre est le plus terrible des fléaux ; en temps de guerre, on tue, on assassine par ordre, on se ravale au rang de la bête féroce.

LAURENT.

Il n'est pas un gouvernement, pas un monarque, pas un despote qui oserait déclarer la guerre, s'il ne comptait sur la veulerie du peuple pour favoriser ses projets homicides. Si le signal d ela guerre devait être celui de la révolte.

ARISTIDE BRIAND.
(La Lanterne, 21/6/1901)

Les Indigènes Nord-Africains

Les indigènes de l'Algérie appartiennent à deux races principales : les Kabyles et les Arabes ; mais des croisements multiples entre ces deux peuples ont produit une sorte de race métisse qui prédomine, malgré des apports juifs, nègres et turcs.

Cette race, depuis une centaine d'années sous la domination française, conserve un fonds de rusticité que la civilisation moderne n'a pas encore fait disparaître. Point dénués d'intelligence, ni de raisonnement, les indigènes *manquent surtout d'instruction.* C'est une grave lacune pour eux. Rares sont les individus sachant lire et écrire le français correctement. Certains même ne le parlent, ni le comprennent. Aussi, les progrès sont-ils lents. En France, trop souvent on considère avec méfiance l'élément indigène nord-africain. Parfois les critiques paraissent justifiées. L'hygiène, par exemple, est souvent méconnue chez eux et c'est peut-être là un des reproches les plus graves qu'on puisse leur adresser.

Par ailleurs, certaines qualités morales comme la probité, paraissent peu mises en pratique. Il ne faut point cependant porter un jugement téméraire. Les différences trop profondes, tant géographiques qu'historiques, nous séparent de leur mentalité. L'oppression qu'ils subissent d'ailleurs de la part de la France et les spoliations dont ils ont été et sont encore les victimes de la part des colons européens et des autorités, n'ont pas peu contribuées à les maintenir dans l'ignorance. L'impérialisme français est aussi le grand responsable de la misère des travailleurs indigènes de l'Algérie.

De plus, une grosse difficulté représentée par la religion islamique, routinière comme toute croyance dogmatique, s'offre à tout observateur impartial. L'Islam a brillé au moyen-âge d'un éclat vif mais passager. Le fatalisme musulman ne peut guère, d'ailleurs, susciter de novateurs sociaux, puisque l'enseignement coranique affirme que « tout est écrit d'avance ».

Aussi on ne peut s'étonner de voir les fidèles mahométans rester, en majeure partie, surtout les éléments éloignés des centres, dans une stagnation aussi bien matérielle que spirituelle. Néanmoins, depuis quelques années, une élite éduquée à l'européenne a commencé à réagir contre cette apathie. Tout en conservant leurs croyances, ces intellectuels cherchent à moderniser leurs coreligionnaires plus arriérés et expurgent la religion de tous les préjugés grossiers pouvant nuire à l'émancipation du peuple. C'est déjà un pas en avant. Mais l'évolution de l'indigène serait bien plus rapide, si les Européens établis en Algérie ne considéraient pas le «bicot» comme un être inférieur très peu susceptible d'amélioration. Exception est faite, bien entendu, pour une grande partie de la classe aisée indigène qui a fait cause commune avec les conquérants pour mieux exploiter les travailleurs.

Nous nous apercevons d'ailleurs que la fameuse mission de la France, pacifique et humanitaire, aux colonies, sert de paravent aux capitalistes français pour justifier les rapines et les crimes dont ils se rendent coupables envers les anciens possesseurs du pays. Le prolétariat français a un devoir de solidarité à remplir envers les prolétaires d'Algérie. Il doit revendiquer pour les peuples coloniaux : le droit d'organiser leur vie par et pour eux-mêmes ; en particulier pour cette région de l'Afrique du Nord dont nos bourgeois se plaisent à dire qu'elle est le prolongement de la France métropolitaine. Certaines couches indigènes pourraient d'ailleurs être gagnées aux doctrines d'émancipation sociale par une bonne propagande.

Exploités par les mêmes maîtres, exposés aux mêmes misères, tous les travailleurs du monde sont frères.

Les Feuilles de Documentation de « Terre Libre » — No 1

Le Communisme libertaire
— ses possibilités pratiques en Espagne —

Nous avons la bonne fortune d'offrir ici aux lecteurs de "Terre Libre" les prémices d'un très intéressant ouvrage du camarade Isaac Puente, de la C. N. T. espagnole. Cette étude, nettement réaliste, consiste dans un examen des problèmes concrets que posent la mise à l'ordre du jour par les masses du prolétariat espagnol *d'une mise en application de l'idéal communiste-libertaire. On trouvera ci-dessous la partie introductive de cette étude. Les développements pratiques qui la suivent occupent trop de place pour entrer dans le cadre de notre journal. Mais nous renvoyons tous ceux que la question intéresse à l'ouvrage complet, fort de 48 pages et illustré de nombreux schémas, qui vient de paraître aux éditions "Alarm", 10 rue Emile-Jamais, et qui est à leur disposition moyennant un franc par exemplaire.*

Cette publication, d'une importance capitale, est dûe à l'initiative pleine de dévouement du camarade A. C. (de St-Gilles, Gard). Nous rappelons que le texte original espagnol de I. Puente a connu en Espagne des tirages formidables. Nous souhaitons le même succès à l'excellente adaptation française qu'en a tiré le camarade A. C.

TERRE LIBRE.

But final de la C. N. T.

Né de l'intuition d'un grand contingent de révoltés, le Communisme Libertaire a aujourd'hui à son service l'organisation de la C. N. T. Demain il rassemblera tout ce qui, en Espagne, est animé de sentiments révolutionnaires.

Le communisme libertaire est une utopie qui va devenir réalité, un impossible qui va cesser de l'être, une idée qui va se faire chair.

Les prophéties sibyllines des sceptiques continueront à jeter sur lui la glace de leurs observations, jusqu'au moment où l'évidence les contraindra à s'ébahir. De telles volte-faces sont le propre des « hommes de bon sens ».

La Confédération Nationale du Travail est comme le lit naturel des efforts révolutionnaires du prolétariat pour la réalisation d'un objectif concret : l'implantation du communisme libertaire. Ce régime de convivence humaine qui se propose de résoudre le problème économique sans recourir à l'Etat, ni à la politique, d'accord avec la formule bien connue : *de chacun selon ses forces, et à chacun selon ses besoins.*

Le mouvement émancipateur du prolétariat poursuit sa matûrité à travers les mensonges qui l'égarent. De chaque défaite, il sort rajeuni avec de nouveaux élans. C'est une force en gestation, qui porte en elle l'avenir. Elle contient les germes du perfectionnement social et répond à une palpitation profonde de l'humain ; c'est pourquoi elle ne peut périr même si elle est cent fois encore, détournée de son chemin.

Elle a subi des répressions barbares. Elle s'est laissé séduire naïvement par les voix trompeuses du réformisme et les chants de sirène de la politique ; par là fut réalisée seulement l'émancipation des dirigeants et autres rédempteurs des masses, qui subitement, de frères qu'ils étaient, se métamorphosèrent en ennemis.

On n'a que trop prêché au prolétariat. Les uns, le calme. Les autres, la culture. Ceux-ci, l'obéissance. Ceux-là, le développement des « capacités ». Au jugement de ses bergers, jamais le troupeau n'est mûr pour s'émanciper. S'il doit en être ainsi, sa préparation et la tutelle de ses chefs seront éternelles, car jamais, si ce n'est révolutionnairement, la masse ne pourra franchir les barrières d'ignorance, d'inculture, de servage et de privations que lui opposent l'Etat et le régime capitaliste. Aucune émancipation partielle ne peut être réalisée à moindres frais ou indépendamment de l'émancipation totale, étant bien entendu qu'il s'agit des conquêtes de la collectivité toute entière, et non de quelques privilèges individuels.

Vouloir trouver une solution pacifique au déséquilibre social, sans attaquer l'intégrité du système actuel, c'est simplement perdre son temps. (Rappelez-vous l'œuf de Colomb : Si nous voulons faire tenir l'œuf sur l'un de ses pôles, en procédant par l'habileté, nous n'arriverons à rien. Il faut se décider à écraser d'un petit coup un des bouts de l'œuf sur la table, attaquant ainsi son intégrité.)

La Confédération Nationale du Travail représente le mouvement émancipateur du prolétariat, dégagé des entraves réformistes et désabusé de l'escamotage politique. Elle a trouvé le droit chemin. Celui de l'action directe, qui mène infailliblement à l'implantation du communisme libertaire, parce qu'il est celui de toute véritable émancipation. Il ne s'agit pas de construire une organisation forte capable d'en imposer à ses propres membres et aux étrangers. Mais de réaliser une finalité libératrice. Il ne s'agit pas d'un idéal à cultiver, mais d'un front de combat à garder et à étendre. Son idéal, la C. N. T. l'emprunte à la spontanéité anarchiste qui l'oriente et qui l'anime.

Définition : LE COMMUNISME LIBERTAIRE est l'organisation de la société sans état et sans propriété privée. Pour le réaliser, il n'est pas nécessaire de rien inventer ni de créer uncun organe social nouveau. Les noyaux d'organisation autour desquels s'organisera la vie économique future, sont déjà présents dans la société actuelle : ce sont le Syndicat et la Commune (municipe libre).

Dans le syndicat se groupent spontanément les ouvriers des usines et de toutes les entreprises où se combine le travail de plusieurs.

Dans le municipe libre, assemblée dont l'usage antique remonte aux origines mêmes de l'humanité, se groupent avec la même spontanéité les habitants d'une même localité. Par là un chemin est ouvert à la solution de tous les problèmes de convivence sur la base locale.

Ces deux organismes, avec des normes fédératives et démocratiques, seront souverains dans leurs décisions, sans être soumis à la tutelle d'aucun organisme supérieur. Toutefois, ils seront amenés à se confédérer en vue de l'action économique commune, et à établir des organes de relation et de communication, constituant des Fédérations d'Industrie.

Ainsi, le syndicat et le municipe libre prennent possession collective ou commune de tout ce qui aujourd'hui est de propriété privée ; ils règlent dans chaque localité la production et la consommation, c'est-à-dire la vie économique.

L'association des deux mots (*communisme* et *libertaire*) indique aussi la fusion de deux idées : l'une collectiviste, qui tend à produire un ensemble harmonieux par la contribution ou coopération des individus, mais au dépens de leur indépendance ; et l'autre individualiste, qui se préoccupe précisement de garantir à l'individu le respect de sa liberté. Le travailleur de l'usine, du chemin de fer ou du bateau, ne pouvant accomplir à lui seul une œuvre complète trouve dans le groupement avec ses compagnons de travail, le moyen de mener à bien l'œuvre commune et de défendre ses intérêts propres par l'intermédiaire du syndicat. Par contre, l'artisan et le travailleur des champs, qui peuvent vivre indépendants et même se suffire à soi-mêmes, ont à cause de cela un penchant tenace à l'individualisme. Le syndicat représente la nécessité de l'organisation collectiviste, et le municipe libre interprète mieux le sentiment individualiste du paysan.

La misère est le symptôme, mais le mal, c'est l'esclavage. — Si nous nous en tenons aux apparences, nous serons tous d'accord pour signaler que le pire de la société actuelle, c'est la misère. Et cependant, le pire n'est pas la misère, mais bien l'esclavage, qui oblige l'homme à succomber devant elle, en l'empêchant de se révolter. De même le pire n'est pas le Capital, qui exploite l'ouvrier et s'enrichit à ses dépens, mais l'Etat, qui le maintient sans défense et le met en ceinture avec les fusils de la force publique et la réclusion dans les cachots.

Toute la méchanceté que nous déplorons dans la société présente (ce n'est pas ici le lieu de le démontrer par le détail) trouve sa source dans l'institution du Pouvoir (c'est à dire de l'Etat) et dans l'institution de la Propriété privée (dont l'accumulation constitue le Capital). L'homme est le jouet de ces maléfices sociaux, supérieurs à sa volonté. Par la richesse, il devient vil, malfaisant et égoïste ; par l'autorité, il se change en brute cruelle, insensible à la douleur humaine. La misère dégrade et la richesse pervertit. L'obéissance réduit l'homme à l'abjection et l'autorité déforme ses sentiments. Rien n'a fait couler plus de larmes et de sang que le capital vorace et insatiable de profits. Toute l'histoire est pleine des crimes et des tortures commises par l'autorité.

L'accumulation de richesse ou l'accumulation de pouvoir aux mains de quelques-uns, ne peut s'accomplir qu'en dépouillant les autres.

Pour détruire la misère comme pour empêcher la servitude, il n'y a qu'à s'opposer à l'accumulation de propriété et de pouvoir, de manière que personne ne puisse prendre au delà de ses besoins, ni s'arroger le droit de commander sur son semblable.

Deux aspirations fondamentales. — L'homme, par l'effet de son mode d'existence et de sa nature profonde, a deux aspirations inépuisables : « Le pain », c'est-à-dire ce qu'il faut pour satisfaire ses besoins économiques (nourriture, vêtement, habitation, instruction, assistance sanitaire, moyens de communications, etc...) et « la liberté », c'est-à-dire la disposition de ses propres actions. Une obligation extérieure ne nous répugne pas comme telle, puisque nous transigeons avec celles que nous impose les lois de la nature. Mais nous la rejettons et nous nous révoltons lorsqu'elle est le produit du caprice, de la volonté arbitraire d'autres hommes. Nous acceptons une restriction que nous croyons juste, après que nous avons pu la juger telle. Mais nous la repoussons de toutes nos forces quand on nous l'impose, en nous refusant le droit de la discuter.

Il est si vif, si intense, ce sentiment de liberté, cette aspiration à disposer de nous-même, qu'il a fait passer en proverbe le cas de l'hidalgo espagnol, qui pour la conserver, traîne sa misère sur les chemins, renonçant au pain assuré, à la tranquillité et à la chaleur de l'asile, parce qu'en échange on lui demande de se soumettre à une discipline de caserne.

Le communisme libertaire doit rendre compatible la satisfaction des nécessités économiques avec le respect de cette aspiration à la liberté. Par amour pour la liberté, nous répudions un communisme de couvent et de caserne, de termitière ou de ruche, un communisme de troupeau comme celui de la Russie soi-disant « soviétique ».

Contre les préjugés :

Tout ceci, pour celui qui nous lira avec des préjugés d'hostilité ou d'ironie, rend un son absurde. Nous essayerons de signaler ces préjugés à l'attention de ceux qui en sont les premières victimes. Il leur appartiendra de s'en débarrasser par l'expérience et la réflexion.

PRÉJUGÉ N° 1. *Attribuer aux crises un caractère passager.* — Le Capital et l'Etat sont deux vieilles institutions en proie à une crise mondiale, progressive et incurable. Deux organismes qui portent dans leur propre décomposition, comme il arrive toujours dans la nature, le germe des organismes qui doivent les remplacer. Dans la nature, rien ne se crée, rien ne se perd, tout se transforme. Le capital se noie dans ses propres détritus, parce qu'il est incapable d'augmenter la consommation dans la proportion où le machinisme augmente la production. Les chômeurs représentent des forces révolutionnaires. La faim anéantit l'individu isolé, mais elle donne de la furie et de la bravoure aux foules en détresse. Dans le prolétariat, les idées subversives germent et prennent de l'élan. L'Etat, lui aussi s'asphyxie dans son propre appareil de force. A chaque instant, il se voit obligé à accumuler de nouvelles forces de répression, de nouvelles bureaucraties, à charger d'un parasitisme accru les impôts dont on dépouille le contribuable.

Quand on met des béquilles à un édifice, c'est qu'il menace de s'écrouler. La conscience individuelle, chaque fois plus éveillée, s'affronte ouvertement avec les limitations de l'Etat. Quant à celui-ci, l'imminence de sa ruine lui a fait subitement ployer son évolution historique (orientée vers des formes mitigées et démocratiques) et revêtir l'armure du fascisme en Italie, et la dictature militaire et bureaucratique dans nombre d'autres pays, y compris la Russie.

Ce sont des crises définitives et sans merci que celles qui opposent les uns aux autres, en des conflits irréductibles, la vieille institution du capital et les revendications du prolétariat à l'existence et à la vie, l'antique institution de l'Etat et les aspirations libertaires des peuples. Ceci remplacera cela !

Il ne sert à rien de s'accrocher aux vieux systèmes, de recourir à des raccomodages, des palliatifs et des réformes, fussent-elles aussi séduisantes que les théories d'Henry George (1). Tout cela arrive trop tard pour rajeunir un organisme décrépi. Il faut penser à ce qui lutte pour naître, à ce qui veut remplacer ce qui doit disparaître, à toutes les forces germinatrices qui réclament un milieu adéquat à leur développement.

PRÉJUGÉ N° 2. *Supposer que le Communisme libertaire est le fruit de l'ignorance.* — Parce qu'ils le voient proposer par des hommes réputés ignorants et incultes, par de simples travailleurs sans titres universitaires, les gens lettrés supposent aisément que le Communisme libertaire est une solution simpliste, qui méconnait la complexité de la vie et les difficultés inhérentes à un changement d'une pareille envergure. Ce préjugé en implique un autre que nous mentionnerons un peu plus loin.

Mais d'abord, nous dirons que le prolétariat montre une meilleure observation de la réalité sociale que les couches intellectuelles et par là une meilleure vision des solutions qu'elle comporte. Ainsi par exemple, prenons les médecins et les avocats, où les pharmaciens ; il ne leur vient pas d'autre idée, pour restreindre l'abondance des professionnels, que de limiter l'entrée dans les facultés en disant : « Les locaux sont occupés ; il ne peut plus en rentrer ! », et en renvoyant à d'autres carrières, ou à des protestations tumultueuses, les nouvelles générations qui naissent à la vie et accourent aux établissements d'instruction en rangs toujours plus serrés. Voilà précisément le genre de solution simpliste, et absurde, et bête, et malpropre, de ceux-là qui se disent supérieurs aux autres.

Les ouvriers, au contraire, ne craignent pas de proposer, d'accord avec leurs recherches dans les livres de sociologie, des solutions qui ne se limitent pas à une seule classe, ni à une génération d'une classe, mais à toutes les classes de la société. Une solution qui, aux mains de sociologues documentés, a déjà été développée sur un terrain scientifique et philosophique, et qui aujourd'hui ne craint d'être comparée à aucune des solutions théoriques qui se proposent de garentir à tous les hommes le pain et la culture.

Si on trouve tout ceci dans la bouche d'ignorants, c'est précisément parce que les intellectuels qui ont renommée de savants sont portés à la méconnaître. Et si le prolétariat l'arbore, c'est parce que « collectivement », il possède une plus sûre vision de l'avenir, une plus grande amplitude d'observation et de contact avec la vie que toutes les classes intellectuelles réunies.

PRÉJUGÉ N° 3. *Aristocratie du savoir.* — D'aucuns prétendent que le peuple est incapable de vivre librement et, à cause de cela, a besoin d'être pris en tutelle. En particulier les intellectuels cherchent à faire valoir des privilèges aristocratiques, comme ceux dont la noblesse a joui jusqu'à ce jour. Ils prétendent être les dirigeants et les tuteurs du peuple.

Tout ce qui brille n'est pas or. La valeur intellectuelle de celui qui est condamné à la privation du « savoir », n'est pas de ce seul fait méprisable. Et inversement beaucoup d'intellectuels n'arrivent pas à s'élever audessus du vulgaire, même avec les ailes de leurs titres académiques. Tout au contraire. Pendant ce temps, beaucoup d'ouvriers s'élèvent au niveau des intellectuels par la seule force de leur valeur.

La préparation universitaire à l'exercice d'une profession, n'implique de supériorité d'aucune sorte, puisqu'elle ne se conquiert point en libre compétition, mais à l'ombre du privilège économique.

Ce que nous appelons bon sens, rapidité de vision, pénétration, initiative et originalité, ne se vend ni ne s'achète dans les Universités, et est imparti sans nulle distinction aux intellectuels comme aux analphabètes.

Nous préférons une mentalité à cultiver, dans toute son inculture sauvage, plutôt que ces mentalités empoisonnées de préjugés et ankylosées par la routine du savoir.

La culture de beaucoup d'intellectuels ne les empêche pas de tenir inculte le sentiment de leur propre dignité, qui parfois brille de façon magnifique chez des gens réputés sans culture.

Une profession libérale ne donne pas plus d'appétit, ni plus de corpulence, ni plus de famille, ni plus de maladies, qu'un métier manuel, donc elle ne saurait procurer plus de droits. Un intellectuel n'a pas d'autre supériorité que ses connaissances professionnelles. Si ce que fait par métier l'intellectuel, l'ouvrier ne peut le faire, la réciproque est presque toujours vraie. On ne peut en conclure aucune supériorité, sinon par un raisonnement simpliste et puéril.

PRÉJUGÉ N° 4. *Nous attribuer du dédain pour l'Art, la science ou la culture.* — Ce que nous n'admettons pas, c'est qu'à ces trois activités il appartienne, pour briller, de reposer sur la misère ou l'esclavage humain. Pour nous autres, elles doivent être incompatibles avec cette douleur évitable. Si pour briller, elles nécessitent le repoussoir de la laideur, de l'ignorance et de l'inculture, alors

(1). L'impôt unique.

PAROLES DE RÉVOLTE

Le camarade André Laroque a bien voulu nous autoriser à reproduire en feuilleton ces quelques pages du petit livre qu'il vient d'éditer à l'Imprimerie La Laborieuse, 10 rue Emile-Jamais, Nimes (Gard), sous le titre « Paroles de Révolte » (Prix franco : 2 fr. 50). Nous ne doutons pas qu'après les avoir méditées, le lecteur partagera notre avis, qui est le suivant : « Paroles de Révolte » mérite d'être le livre de chevet de tout réfractaire, de de tout libertaire, de tout révolutionnaire digne de ce nom.

Quand tu te rappelles le temps où tu défendais ta liberté, la Liberté, le Droit, la Civilisation, l'orgueil te chatouille la plante des pieds. Une sonnerie de clairon et te voilà prêt à défiler, derrière cette fois, derrière ceux dont le génie subtil t'a dirigé et soutenu au cours de la grande épreuve ; derrière ceux dont les encouragements t'aidèrent à supporter ton mal et à prendre en patience la mort de ceux des tiens qui n'en sont pas revenus. Te voilà de nouveau tout rempli de ta gloire, la nuque raide et la démarche fière comme le veut la théorie qu'on a essayé de t'apprendre. Fier ? Il y a de quoi ! Car, en somme, le destin t'a béni, puisque tu n'es pas tout à fait crevé. On aurait pu te demander davantage. Douze millions d'hommes, voyons, qu'est-ce que c'est que ça quand il s'agit de sauver le Droit et la Civilisation ? Vingt millions ou trente de victimes, ce n'est pas grand chose quand il s'agit de chatouiller la vanité des petits vieux qui sont tes maîtres et qui avaient tant besoin depuis si longtemps de voir ton sang. Trente millions, est-ce trop pour leur rendre un peu de la joie de vivre et pour que les poules excitées s'offrent encore une fois à leurs vieux désirs ?... Trente millions de victimes pour que les prêtres puissent démontrer qu'il y a encore un Dieu au ciel et qu'il n'aime pas qu'on se moque de lui et qu'on oublie ses règlements. Des années d'un tel désordre qu'il est nécessaire que ceux qui ont connu la maison avant restent à diriger les travaux de déblaiement pour qu'on puisse s'y retrouver. S'y retrouver ? Non. Mais enfin, retrouver pour quelque temps les vieux dieux, les vieilles vaisselles, les vieilles encres et les beaux uniformes qui réjouissent le cœur parce qu'ils tiennent lieu d'esprit. Ah ! quand ils étaient là-bas, les tiens, et qu'ils revenaient, tu étais tout de même un peu troublé ; et s'ils te laissaient voir dans leurs regards une révolte qui jurait de ne pas pardonner, tu te disais que ça aurait tout de même servi à quelque chose. Comme si ça pouvait servir à quelque chose une saleté pareille. Ils sont revenus. On allait voir ce qu'on allait voir. Mettre les choses en place. Et faire une distribution de coups de pied au cul comme on n'en avait jamais vu... Mais d'abord s'emplir le ventre, faire l'amour et dormir. Juste le temps de se remettre. Quand ils se sont réveillés ils étaient de nouveau embrigadés, enrégimentés, mais cette fois, contents comme des dieux qui reniflent l'encens. Et des décorations et des pensions, et des retraites, et des défilés. Pas un de ceux qui devaient les conduire à la grande corvée de balayage qui n'ait été décoré jusqu'au nombril et qui ne puisse se faire mérite d'avoir obtenu des avantages pour ses troupes. Pas si méchants que çà, les vieux, puisqu'ils donnent avant même qu'on ait levé le balai. Alors, la grande réconciliation, l'embrassade. Les généraux, faut pas trop leur en vouloir, puisqu'on n'a pas tous été tués. Et puis quoi, un vieux soldat miteux, ça ne sait guère porter la gloire, ça le gêne, il ne sait pas où la mettre. Tandis qu'un général, c'est fait exprès pour ça ; il faut les voir se redresser, même les vieux, les cassés, les vidés, les gâteux. Quand on les acclame, ils trouvent ça naturel. Ça n'est pas fait pour travailler ni pour se battre, les généraux. C'est fait pour ramasser la gloire, pour la rassembler.

On leur en a donné, à les combattants, de la gloire, des honneurs et même des sous. Dans toutes les fêtes, une délégation au premier rang, batterie de décorations sur le gilet, et de l'importance. Et ça n'est pas fini ! Ils ont toujours autant de droits. Quand tout le monde doit payer pour réparer les dégâts de la couverture, on leur demande de s'associer au sacrifice commun ; mais c'est tout juste pour

nous devrions déclarer notre incompatibilité avec elles, sans crainte de commettre une hérésie.

L'Art, la Science et la culture ne s'achètent pas avec de l'argent, ni ne se conquièrent avec la puissance. Au contraire, leur dignité consiste à repousser tout vasselage et à se refuser à tout suborneur. Elles sont le produit de la vocation artistique, de l'aptitude et du goût investigateurs, et de l'aspiration au perfectionnement de soi-même. Mais elles ne doivent rien aux Mécènes, ni aux Césars. Elles fleurissent spontanément dans n'importe quel endroit, et tout ce qu'elles réclament, c'est de vivre sans obstacle. Elles fructifient de l'humain, et c'est faire preuve d'une bien grande simplicité que de croire qu'on leur ajoute quelque chose en instituant gouvernementalement un palais des inventions ou une distribution des prix.

Lorsqu'il réclame du pain, de la justice, quand il pense à s'émanciper, on dit à l'ouvrier qu'il va estropier l'Art, la Science ou la Culture. Il est naturel qu'il devienne iconoclaste et qu'il abatte d'un coup de marteau l'idole intangible par qui il se sent muré dans son esclavage et dans sa misère. Mais qui dit que l'Art, la Science et la Culture aient à souffrir de la généralisation du bien-être et des jouissances de la Liberté ?

Préjugé n° 5. *Incapacité pour construire la nouvelle vie.* — La nouvelle organisation économique implique la collaboration à la direction technique, aussi bien de la part du manœuvre que de l'ouvrier spécialisé. De la même façon que se poursuit aujourd'hui la coopération entre révolutionnaires, de même doit s'établir demain la collaboration de tous. C'est-à-dire qu'on ne doit pas juger de la nouvelle vie par les capacités que nous réunissons, nous-autres révolutionnaires, comme si nous étions un parti politique rédempteur, mais par les capacités qui existent dans la collectivité toute entière. Ce qui pousse le technicien à travailler, c'est la contrainte économique et non son amour pour la bourgeoisie. Ce qui le poussera demain à coopérer dans la production, ce sera encore la nécessité économique, mais qui s'exercera cette fois sur tous les citoyens aptes à travailler. Nous ne comptons pas seulement sur ceux qui apporteront leur concours par dévouement ou goût de l'activité.

Ainsi, il ne nous est pas nécessaire d'éblouir le monde par l'étalage de notre capacité, ni par des plans extraordinaires qui se trouveraient, en fin de compte, aussi faux que ceux des politiciens. Nous n'apportons à personne le salut et la rédemption en cadeau. Nous proposons un régime où l'esclavage ne soit point nécessaire à la production de la liberté, ni la misère à celle du bien-être, où le travail ne soit pas l'abdication de l'homme succombant devant l'avarice du capital. Nous proposons que la nécessité économique ne soit plus interprétée par un caprice ni une convenace particulière et privée, celle qui gouverne et dirige, mais par tous ceux qui contribueront à l'harmonie de l'ensemble, chacun par son travail, chacun selon la mesure de ses forces et de ses aptitudes.

Préjugé n° 6. *Croyance en la nécessité d'un architecte social.* — C'est un préjugé fomenté par la politique, celui de croire que la société procède d'un pouvoir ordonnateur, ou sombrerait dans le chaos, s'il n'y avait pas quelques «flics» pour la sauver chaque jour de la désagrégation. Ce qui soutient les sociétés humaines, ce n'est pas la contrainte du pouvoir ni l'intelligente prévision de ses législateurs ou gouvernants, mais c'est l'instinct de sociabilité et la nécessité de l'entr'aide.

Le gouvernement a toujours aimé se parer des plumes du paon. En réalité, les sociétés tendent à adopter des formes chaque fois plus parfaites, non parce que ses dirigeants l'y éduquent, mais par une tendance spontanée de ceux qui la composent et comme aspiration innée dans tout groupement d'hommes.

Par la même illusion nous attribuons aux soins du père la croissance et le développement de son fils, comme si c'était par une influence étrangère que l'enfant croît et se développe. Mais le besoin et l'instinct pour le satisfaire opère chez tous les enfants sans que personne les procure. Ce qu'il faut, c'est que personne n'opprime la nature ou ne l'anéantisse.

De la même façon s'éduque et s'instruit l'enfant. Par tendance naturelle. Le maître peut s'attribuer l'aptitude pour mouler et nourrir le cerveau de l'enfant, mais ce qui est certain, c'est que l'enfant aussi s'instruit et s'éduque sans que personne le dirige ; il s'agit seulement qu'il soit libre.

En pédagogie rationnelle, le meilleur moyen dont dispose le maître — et le plus conforme à une saine humilité biologique — c'est de déblayer le chemin et de libérer d'obstacles la tendance de l'enfant à assimiler des connaissances et à se former. Que le maître soit un simple auxilliaire, cela nous est démontré par l'autodidacte.

Le même exemple peut être tiré de la médecine. Il est loisible au docteur de s'attribuer la guérison d'un malade, et au public de le croire. Mais ce qui guérit le malade, c'est la tendance spontanée de l'organisme à rétablir son équlibre, et ce sont les forces du malade lui-même. Le docteur, quand il interprète sa tâche de la façon la meilleure, fait preuve d'humilité biologique, et se borne à canaliser dans de sages limites les réactions défensives. D'ailleurs, il n'est pas rare de voir le malade guérir en dépit du docteur.

Pour que les sociétés humaines s'organisent et pour qu'elles perfectionnent leur organisation, il n'est pas nécessaire que quelqu'un la leur procure. il suffit que personne n'y mette obstacle en dénaturant le cours des choses. C'est un simplisme de plus que de vouloir améliorer l'humain et de chercher à le remplacer avec les artifices du pouvoir,

Préjugé n° 7. *Vouloir que la connaissance précède l'expérience.* — C'est comme vouloir que le travail soit préalable à l'apprentissage ; l'habileté, à l'entraînement ; la réussite, à l'essai ; les mains calleuses, au labeur.

On nous demande dès le début un régime parfait avec la garentie que les choses se feront ainsi, et non de cette autre manière. Le tout, sans difficultés ni tâtonnements. Si nous devions apprendre à vivre en Communisme Libertaire, avant de nous décider à LE vivre, comme expérience révolutionnaire réelle, notre apprentissage ne finirai jamais, et même ne serait jamais commencé.

Il est de même pour l'enfant qui veut marcher, pour le jeune garçon qui veut monter à bicyclette, pour l'individu qui veut apprendre un métier, acquérir une compétence quelconque. Ce n'est pas le savoir qui précède l'essai, mais tout au contraire on commence par se décider à travailler et en travaillant on apprend. Le médecin commence à exercer afin de se rendre maître de son art, ce qui ne va pas sans erreurs et sans risques. La ménagère n'attend pas de connaître l'économie domestique pour administrer son ménage, et maintenir tant bien que mal sa famille avec un salaire insuffisant. Un spécialiste se forme en éliminant peu à peu les maladresses du début, par l'habitude et l'attention.

C'est en réalisant le communisme libertaire que nous apprendrons à le vivre. C'est son implantation même qui nous en révélera les points faibles ou les aspects équivoques. Si nous étions des politiciens, nous en ferions un paradis paré de toutes les perfections. Comme nous sommes des hommes, et que nous savons ce qui est humain, nous nous confions dans le fait que l'homme apprendra à marcher seul, et cela par la seule méthode d'apprentissage possible : en marchant !

---

montrer qu'on les estime. Et le vérolé authentique proclame parmi les crotte-mastic du Sénat : « Ils ont été à la peine. Qu'ils payent les derniers, soit ! ». Ce « soit » ! La bienveillance de ton maître consent. Imbécile ! Mais où donc avez-vous foutu votre courage, votre force, votre dignité, vous autres ?... Le fusil vous a fait oublier le maniement du balai ; et vos maîtres soigneux ont rangé vos fusils. Mais vos bottes ? Pas besoin de vous faire mordre par leurs chiens de garde. Dire non, suffirait, mais il est peut-être trop tard. Et d'ailleurs, vous avez trop bon cœur... toujours.

Et puis, où iriez-vous, maintenant ? Maintenant que vous avez des idées ? Des idées qui ne viennent pas de vous, bien sûr, mais qui vous tirent à droite et à gauche, devant et derrière, dans tous les sens, de sorte que votre puissance d'hier est devenue comme une rose des vents. Ah ! J'en ai connu de ces imbéciles sonores qui défendaient tes droits, ô peuple. De l'importance plein la gorge. Tes droits ? Des pensions. De l'argent. Combien d'imbéciles qui ne voyaient pas que leurs maîtres riaient quand « ta volonté » avait arraché telle concession, obtenu ceci et cela. Des imbéciles et des cuistres, qui se sont souvent trompés, quelquefois vendus, et qui t'ont toujours égaré et trompé sur tes droits et sur ta puissance peuple de revenants ! Mais continue et sois reconnaissant à ceux-là de leur dévouement à ta cause comme tu l'es aux généraux de t'avoir montré comment tu devais t'y prendre pour sauver ta liberté en te faisant massacrer.

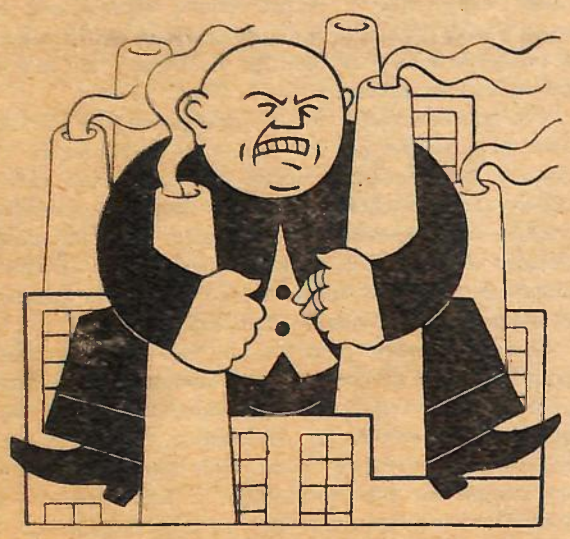
Mais enfin, comment les revenants qui s'en vont péter d'orgueil derrière les drapeaux, ont-ils pu oublier qu'ils avaient sauvé leur pays ; non seulement le droit et la civilisation, dont il était, bien entendu, la seule expression et le seul représentant, mais la richesse, l'autorité et la vie même de leurs maîtres ? Ou bien qu'on avait menti, que rien n'était en danger et qu'on les faisait tuer pour rien, pour la joie sadique des vieux et l'excitation sanguinaire des putains ? Ou bien qu'ils avaient réellement sauvé et sauvegardé tout ce qui était derrière eux et que, revenants, ils avaient sur ce tout un droit absolu et imprescriptible ? Que le moins qu'ils eussent pu et dû exiger au nom des morts, c'était le droit de gouverner, de faire leur ordre ? L'ordre du peuple enfin ? Mais même dans la paix, il leur faut des chefs, non pas des chefs d'action, mais des chefs de pensée, des proclamateurs d'obéissance ; des officiers. Une association de simples soldats, d'hommes, aurait fait ce qu'il fallait faire. Mais l'habitude les a ficelés. Les chefs, délégués conscients ou inconscients des profiteurs et de tous les pouvoirs, ont apporté leurs petites pensées, leurs petites divisions, leurs petites doctrines, et quand la foule des revenants a eu les yeux bien fixés sur eux tandis qu'ils ne pensaient qu'à leurs petites combines, ils ont regardé leur montre et déclaré que l'heure H., la vraie, ne sonnerait pas, ne sonnerait jamais. Une poignée de sous, la bousculade. Les maîtres avaient encore gagné.

Mais encore une fois, reconnais donc qu'ils ont été plus que raisonnables, les vieux. Car, enfin, puisque les choses devaient être ce qu'elles ont été, le monde rester comme avant, un manège avec des chevaux et des palefreniers, une usine avec le travail pour les uns et le profit pour les autres, il est évident qu'ils n'auraient pas dû arrêter le massacre avant d'être bien assurés qu'il ne restait plus trop d'hommes. Tu comprends, ils ont des savants, des statisticiens qui peuvent calculer exactement ce qu'il faut produire pour que la marchandise se vende à un prix raisonnable ; qui savaient depuis longtemps que c'est un grand malheur et un petit danger pour une société bien faite d'avoir à nourrir des millions de crève-la-faim à qui on ne peut même pas demander de travailler pour ce qu'ils mangent. Un petit calcul de rien du tout. Avec seulement deux ans de guerre de plus, tout s'arrangeait. Tandis que maintenant ? Mais j'ai bon espoir que ça pourra s'arranger. Tu n'as pas l'âme assez basse pour ne point préférer la gloire à la faim. On va, je pense, bientôt recommencer à distribuer les billets rouges de la grande tombola.

Le sang des jeunes réconforte les vieillards. Il y a quelques siècles, on le mettait dans les baignoires. Mais la science a progressé ; on sait maintenant que le contact du sang frais sur les vieilles peaux décomposées n'est pas indispensable. L'odeur suffit. Refuseras-tu de te laisser saigner encore une fois pour les bons petits vieux qui vont mourir ?

(A suivre)

PRÉJUGÉ N° 8. *Médiation des politiciens.* — Le pire de tous les préjugés est de croire qu'un idéal peut se réaliser par l'entremise de quelques hommes, qu'ils refusent ou non le nom de politiciens. Au gouvernant, il suffit de mettre une nouvelle pancarte sur la vieille marchandise et de rédiger pompeusement les nouveaux principes sur le parchemin constitutionnel. C'est ainsi qu'on a pu intituler « Communisme » ce qui s'est établi en Russie, et « République des Travailleurs » la république espagnole, ou le nombre des travailleurs de toutes classes est de sept millions et celui des oisifs de dix-sept millions sur vingt-quatre. Si le communisme libertaire devait être une réalisation des politiciens, nous devrions en fait nous incliner devant un régime qui n'aurait rien de communiste, ni de libertaire.



L'envers de la politique

Aux escamotages et aux duperies de l'action par les pouvoirs publics, nous opposons l'action directe, qui n'est autre chose que la réalisation immédiate de l'idéal conçu sous forme de fait tangible et réel et non de fiction écrite plus ou moins insaisissable, aux promesses plus ou moins lointaines.

Qu'est-ce que l'action directe ?

C'est l'exécution d'une décision collective par la collectivité même qui l'a prise, sans l'intermédiaire d'aucun chef, tribun ou messie, ni d'aucune autorité gouvernementale.

Le Communisme Libertaire sera réalisable à cette seule condition : promouvoir l'action directe et laisser de côté les intermédiaires.

Organisation économique et base de la Société

Le Communisme Libertaire se base sur l'organisation économique de la société, l'intérêt économique étant l'unique lien qui soit commun à tous les individus, et où puisse s'établir la coïncidence des forces.

L'organisation sociale n'a dès lors pas d'autre but que de *mettre en commun* ce qui constitue la richesse sociale, c'est-à-dire le matériel et l'outillage de production, et les produits eux-mêmes. *Elle fait également communes l'obligation* de contribuer à la production, chacun suivant ses aptitude, et *la jouissance* ou l'usage des produits, dans la mesure des nécessités individuelles.

Tout ce qui n'est point fonction ou activité économiques, reste en dehors de l'organisation et en marge de son contrôle. C'est là le domaine inaliénable des initiatives et des activités particulières.

L'opposition entre *l'organisation à base politique*, commune à tous les régimes qui se fondent sur l'autorité de l'Etat et *l'organisation à base économique*, propre au régime communiste-libertaire est on ne peut plus radicale ni plus complète. Pour la faire ressortir, nous dresserons parallèlement le tableau comparatif suivant :

Tableau comparatif de l'ordre social avec et sans État

ORGANISATION POLITIQUE. *(Parlementarisme).*	ORGANISATION ECONOMIQUE. *(Communisme Libertaire).*
1. Elle considère le Peuple comme mineur et incapable de s'organiser, ni de se gouverner sans tutelle de l'Etat.	1. Chaque collectivité professionnelle étant admise à organiser son activité propre, l'Etat devient superflu.
2. Toutes les vertus sont monopolisées par l'Etat : en matière d'économie et d'enseignement, dans l'administration de la justice, dans l'interprétation du droit, dans la distribution des richesses, et dans l'organisation de toutes les fonctions.	2. L'initiative passe aux organisations professionnelles : le contrôle de l'enseignement aux instituteurs, celui de santé aux professions sanitaires, celui des communications aux techniciens et employés des transports. Le régime intérieur d'une usine est réglé par les techniciens et ouvriers réunis en Assemblée et le contrôle de la production est exercé par la Fédération des syndicats.
3. *L'Etat* est souverain ; il a entre ses mains la force (armée, police, magistrature et prisons). Le peuple est sans défense et désarmé. Ce qui n'empêche pas les démocraties de l'appeler le peuple souverain.	3. La force revient à son origine, de la société au groupe, du groupe à ses composants, et n'étant pas accumulée par quelques individus au nom de la société, chaque individu en possède une part égale, et chaque assemblée la somme de ce qui lui en est concédé par tous.
4. Les hommes se groupent selon les idées politiques, religieuses ou sociales, c'est-à-dire par là où les points de coïncidence sont minimes, puisque c'est précisément dans ce domaine que les divergences et les dissentiments entre les hommes sont innombrables.	4. Les hommes se groupent par l'identité de leurs préoccupations et nécessités professionnelles dans les syndicats, et par la convivence locale et la communauté des intérêts dans le municipe libre. Là, les points de coïncidence sont en nombre maximum.
5. L'Etat, qui est une minorité exigüe, prétend avoir plus de force, plus de capacité et de savoir que les diverses collectivités sociales : « Un seul homme en sait plus long que tous les autres réunis ».	5. L'assemblée (syndicale, municipale) réunit en elle le maximum de force, de capacité et de savoir dans ce qui professionnellement lui incombe, ou dans ce qui circonstantiellement lui appartient. A eux tous, ils savent plus qu'un seul homme, même d'une intelligence très avancée.
6. L'Etat, s'appuyant sur une norme fixée une fois pour toutes (Constitution ou Code), compromet l'avenir et fausse la vie sociale qui est multiple et changeante.	6. Dans l'organisation syndicale, la norme de conduite à suivre se décide à chaque instant, d'accord avec les circonstances.
7. L'Etat réserve tout pour lui. Au peuple, il ne reste pas autre chose à faire que payer, obéir, produire et se conformer à la volonté de celui qui le commande. L'Etat dit : « Donnez-moi le pouvoir et je vous rendrai heureux. »	7. Faute d'intermédiaires et de rédempteurs providentiels, chacun doit pourvoir soi-même à la direction de son activité propre, s'habituant à se passer de contremaîtres et s'affranchissant en même temps des routines séculaires de la délégation politique.
8. L'Etat divise la société en deux classes antagoniques : ceux qui commandent et ceux qui obéissent. Inévitablement, cette inégalité entraîne toutes les autres : les puissants reçoivent ce que les autres payent, ils exploitent le travail de leurs subordonnés.	8. Toutes les catégories de citoyens s'égalisent dans la classe unique des producteurs. Les charges sont administratives et temporaires. Elles ne donnent pas le droit à ceux qui les occupent d'abandonner leur part de travail manuel effectif, et leur simple continuité est toujours à la merci des déterminations de l'assemblée (syndicale ou municipale) dont elle relèvent.
9. Il ne concède que des satisfactions fictives et des droits écrits : Liberté, Souveraineté, Justice, Démocratie, Autonomie, et ceci pour maintenir toujours vivant le feu sacré de l'illusion politique.	9. C'est la réalisation pratique de la liberté économique qui est fondamentale. Elle seule réalise la démocratie, c'est-à-dire le gouvernement du peuple par le peuple. Elle seule réalise le fédéralisme, par la reconnaissance à la commune (et à toute collectivité productrice) d'une autonomie et d'une indépendance maximales.
10. Le Progrès et l'Evolution sociale conduisent l'Etat depuis les formes despotiques et absolutistes vers sa mort. Le fascisme déjà, est une solution tardive, et le socialisme autoritaire en est une autre. Ils sont voués à la mort à mesure que se développent la conscience individuelle et la conscience de classe.	10. L'évolution élève les collectivités professionelles à un niveau d'homogénéité et de perfectionnement croissants. De la défense de l'intérêt égoïste de l'individu, leur rôle et leur capacité passent à l'acceptation de la pleine responsabilité de leur rôle social.
11. Dans l'organisation à base politique, la souveraineté réside dans le sommet. Par dessus le conseil est la commune ; par dessus celle-ci la députation ; par dessus cette autre la préfecture, puis encore le ministre, et audessus du gouvernement lui-même, le président.	11. Dans l'organisation économique, la souveraineté réside dans la base. Les décisions d'un comité sont révocables par un conseil ; celles d'un conseil par une assemblée et celles de l'assemblée par le peuple.
12. En régime politique, la hiérarchie des pouvoirs s'établit de haut en bas. Au peuple, on ne laisse que l'illusion de se croire libre un jour tous les quatre ans.	12. En régime économique, il n'existe point de hiérarchie, mais une délégation conditionnée et passagère dans les Comités.

ISAAC PUENTE.

Le Mouvement Anarchiste actuel

L'histoire de la civilisation humaine ne se déroule pas en ligne directe. La civilisation ne se meut pas continuellement en avant ; son diagramme constitue un zigzag, tantôt avançant, tantôt rétrogradant, dont le progrès est mesuré par la distance qui sépare l'homme de sa primitive condition d'ignorance et de barbarie.

En l'époque présente, le genre humain est en voie de rétrogradation. Une vague de réaction déferle sur les pays d'Europe ; ses effets et son influence sont ressentis dans le monde entier. Elle est fascisme en Italie, Hitlérisme en Allemagne, despotisme en Russie et dictature destructrice en d'autres pays.

Chaque parti progressiste ou radical, chaque mouvement révolutionnaire ont souffert d'une décadence dûe à la présente réaction. Lesdits mouvements en quelques pays furent complètement anéantis, en d'autres leur activité est paralysée pour le moment. C'est le rôle de toute tyrannnie et de toute dictature de n'importe quelle couleur ou de n'importe quel nom de supprimer et d'extirper tout ce qui s'interpose sur le chemin de son exclusive domination et de son triomphe. Aussi en Russie, par exemple, les éléments anarchistes, menchevicks et socialistes révolutionnaires ont été fusillés, enfermés dans les prisons ou déportés pour un temps indéfini. La même chose s'est produite en Italie et en Allemagne. — Mais quoique l'anarchisme ait souffert sa part de la réaction, ainsi que les autres mouvements libéraux et révolutionnaires, au fond dans son essence, il a perdu moins que les partis socialistes. La raison de cela se trouve en certaines causes sous-jacentes à cette même réaction du monde entier. Généralement, on croit que la guerre avec son abrutissement de l'homme et sa destruction des hautes valeurs, ainsi que la banqueroute financière qui l'a suivie, alliée à la grande crise, sont les causes de la situation actuelle. Mais ces causes immédiates sont tout à fait insuffisantes pour expliquer l'incroyable développement et le rapide succès du fascisme en Italie et en Allemagne et sa diffusion à travers le monde civilisé. D'autres facteurs plus importants sont donc les causes de la grande réaction.

Ces facteurs sont d'aspect psychologique bien plus que de caractère économique ou politique. Nous pouvons exprimer ce que furent deux d'entre eux : l'un fut la révolution russe, l'autre le marxisme.

La révolution russe resplendit à travers le monde comme une lumineuse promesse et une espérance pour les opprimés et les déshérités. En plein cœur des masses ouvrières de chaque pays elle souleva un vibrant enthousiasme. Les travailleurs d'Allemagne même tentèrent de suivre l'exemple de leurs camarades russes. Mais la lumière de ce « phare » resplendissant fut rapidement éteinte. Les bolchévicks, marxistes par excellence, réprimèrent les aspirations populaires du peuple et pervertirent les fins et propositions révolutionnaires dans une des plus sanglantes dictatures que connus jamais le monde. Le despotisme d'un parti politique nouveau pris la place de l'autocratie tzariste. Le résultat devait désenchanter des millions de travailleurs en chaque pays. Cette désillusion devait donner un appui puissant aux forces réactionnaires du monde entier.

Cependant cette désillusion ne se serait pas convertie en un levier puissant aux mains de la réaction, si l'autre facteur n'eut pas existé. Ce furent l'esprit d'autorité, l'étatisme, la vénération du gouvernement, dans laquelle les masses avaient été tenues pendant des années par le marxisme et par les partis « socialistes-politiques » de partout, qui contribuèrent à ruiner chez les travailleurs toute confiance en eux-mêmes, détruisant leur indépendance de pensée et d'action, et annihilant leur ardeur et leur foi révolutionnaires. Le parti social-démocrate d'Allemagne, en particulier, a fait le plus de mal dans ce sens. Pendant plus de deux générations, il a discipliné le prolétariat dans *l'oisiveté* parlementaire, il s'est assujettit à de systématiques compromis, faisant toujours confiance aux chefs politiques et à une « aveugle autorité ». Cette éducation « disciplinée » a réformé l'initiative et l'effort révolutionnaire des travailleurs, en détruisant en eux la foi en leur pouvoir économique, et en les faisant dépendre des Méssies marxistes qui parlaient de les conduire vers la terre promise du socialisme.

En un certain moment « psychologique » le Messie vint, et le peuple qui attendait l'écouta allégrement ». En vérité, ce n'était pas le pur marxiste ; mais il apportait avec son parti naziste un « socialisme » puissant. Cela suffisait après les amères expériences des travailleurs allemands avec leurs gouvernants socialistes qui les avaient trahis, opprimés et exploités de la même manière que l'avaient fait sous l'ancien régime les industriels monarchistes.

Si l'histoire enseigne quelque chose, c'est ceci : tout progrès ne peut être que par l'absence d'autorité ; libération du chef ou du seigneur, de l'idole de la tribu, des Dieux, de l'Eglise et de l'Etat. L'essence de tout progrès est anti-autoritaire. L'évolution historique de l'homme n'est faite que de combats pour l'extension de la liberté individuelle et populaire, pour plus d'indépendance de pensée et d'action, et enfin pour l'élévation de la culture et pour un plus grand bien-être social. Tous ceux qui tentent de retarder le développement de ce processus, contribuent à asservir l'homme et à favoriser la réaction.

Comme nous l'avons dit plus haut, tout démontre que le mouvement anarchiste a perdu beaucoup moins en la présente réaction que les partis socialistes. Ces derniers voient maintenant leurs organisations anéanties et leurs millions d'électeurs convertis en disciples obéissants et soumis de Mussolini et de Hitler. En outre, les bases fondamentales du socialisme sont détruites, ses théories prouvées fausses, ses méthodes condamnées par l'expérience. Aussi bien, le socialisme non seulement a perdu ses disciples, mais encore son idéologie. En conséquence, nous ne devons pas être surpris que les partis socialistes de Suède, d'Amérique et de Belgique, ainsi que les néo-socialistes de France et d'autres pays, aient décidé maintenant de tourner le dos au prolétariat pour se diriger vers la bourgeoisie afin de mener à bien la réalisation du socialisme.

Le mouvement anarchiste, au contraire, a souffert en sa structure, mais a perdu seulement superficiellement parce qu'il a conservé toutes les choses qui sont vitales pour le développement d'un mouvement libérateur de tout un monde : son idéologie, son idéal. En vérité, l'anarchisme est essentiellement fortifié et vérifié à présent dans sa vie même. Le parlementarisme est brisé totalement. Les dogmes marxistes ont été réfutés par l'expérience ; la panacée socialiste a été jugée et trouvée impuissante. Les masses ne retournerons jamais au socialisme. L'expérience de la Russie et la trahison des gouvernants socialistes des autres pays ont été amères pour les travailleurs et, comme résultat, le seul nom d'un « socialisme politique » sera, pour eux, synonyme d'incohérence et de trahison.

La présente vague de réaction passée, l'expérience aura enseigné au peuple que pour s'émanciper de la tyrannie, de l'oppression et de l'exploitation, il faut aller à l'anarchisme, organisation sociale basée sur la libre coopération et la solidarité, sans aucun mélange de l'infect et destructif esprit d'autorité. La solidarité sans la liberté est impossible ; l'avenir appartient donc à l'anarchisme.

ALEXANDRE BERKMAN.
(Traduit de Voluntad.)

La foire aux dictateurs

Où en est le cas Sail Mohamed ?

Dans les derniers jours du mois de mars, Sail Mohamed était arrêté et jeté en prison sous l'inculpation de port d'arme prohibée, puis de détend'armes de guerre. Il a été, pour le premier délit, condamné à un mois de prison. Pour le second, il attend le bon plaisir du juge ou des autorités judiciaires.

Evidemment le gouvernement issu du coup d'état du 6 février, nous a, par ses procédés fascistes, habitués à ne plus être surpris de rien. Cependant, un mois de prison pour un travailleur prétendant assurer sa vie contre les chourineurs du fascisme alors que le fasciste assassin du malheureux Fontaine a été acquitté, constitue déjà une certaine somme d'iniquité. Mais où cela devient un comble, c'est lorsqu'on détient depuis des mois un homme en prison pour détention d'armes qui ne lui appartiennent pas, puisqu'elles furent rapportées du front par le défunt mari de sa compagne. D'autre part, des milliers de gens ont chez eux ces sortes de vestiges de guerre sans qu'on songe à les inquiéter.

Il apparaît nettement qu'en cette vilenie judiciaire on veuille en même temps que nuire à l'activité pacifiste et antifasciste de Sail Mohamed donner aussi des gages à la clique des Coty, Daudet et autres Taittinger. Car non seulement tous les matraqueurs et révolvérisseurs fascistes ont pu se servir de leurs armes au vu et au su de la police, blesser ou tuer des travailleurs sans encourir aucun risque, ou n'être frappé que de dérisoires amendes, mais le gouvernement et les autorités policières et judiciaires connaissent les dépôts d'armes des fascistes et camelots patriotards, ainsi que les noms et adresses des fournisseurs, sans qu'aucune mesure n'ait été prise contre aucun d'eux.

Il faut qu'une telle honte cesse au plus tôt.

Devant les manœuvres et la partialité d'une telle justice, il convient d'en appeler sans tarder au tribunal de l'opinion publique. Il faut qu'une semblable ignominie cesse. Sail Mohamed doit être remis en liberté ! Que partout les travailleurs manuels et intellectuels, tous les antifascistes sincères s'efforcent de dénoncer l'arbitraire dont est victime Sail Mohamed ; que partout la clameur populaire s'élève véhémente et puissante pour imposer l'immédiate libération de Sail Mohamed.

Le mot d'ordre des antifascistes doit être :

« LIBÉREZ SAIL MOHAMED ».

Le Comité de Défense Sociale.

Faisons le point (Tribune libre)

Elections de 1932. — Victoire des gauches.

Il pleut des ministères. Le parti radical se débat avec sa conscience.

Le Préfet de Police Chiappe tolère et encourage les royalistes dans leurs entraînements à l'émeute.

Des autobus, des kiosques à journaux sont brûlés, les gentilhommes du Roy s'entraînent à faire des barricades sous l'oeil bienveillant de la police parisienne. Aucune arrestation n'est maintenue.

Le scandale Stavisky éclate et est mis à profit par les gens de droite, avec collusion de toute la grande presse dite d'information.

Emeute du 6 Février, tentative de prise de la Chambre des Députés avec essai d'étranglement de cette gueuse de République par les fous du Roy, qui projetaient d'instaurer un gouvernement fasciste.

Flottement des parlementaires radicaux, puis démission de leurs chefs. Après la trahison, la lâcheté.

Le 8 et 9 Février, manifestations des groupes courageux d'extrême-gauche. L'unité d'action Anarchiste-Socialiste-Communiste est née.

Le 12 Février, grève générale et magnifiques manifestations ouvrières dans la France entière, où l'unité d'action est réclamée par des centaines de milliers d'ouvriers de toutes nuances politiques.

La droite rappelle au pouvoir Gastounet, l'homme au sourire entre les dents, qui forme le gouvernement dit d'Union Nationale.

Trahison d'Herriot. Il s'associe avec Tardie... et Marquet, qui, lui aussi, se démasque.

Le scandale de la grande presse éclate, tous les grands journaux qui criaient au voleur le 6 Février ont touché de l'argent de Stavisky.

Finaly, l'homme le plus mystérieux de l'Europe, Directeur de la Banque de Paris et des Pays-Bas, est démasqué. Propriétaire de l'Agence Havas, il est prouvé qu'il fait pression sur tous les grands journaux pour suivre la politique qui nous conduit au fascisme. On le soupçonne d'être l'homme de confiance des jésuites, les plus grands capitalistes du monde.

Congrès Radical : Ses militants sont odieusement trompés sur les réalités, mais tout de même, les plus avancés forment un nouveau parti Radical-Socialiste dit « Camille Pelletan ».

Congrès S. F. I. O. : Ses militants commmencent tout de même à prendre conscience des dangers réels du fascisme et envisagent des dispositions pour lui barrer la route.

Congrès de la Ligue des Droits de l'Homme : Ses militants n'ont pas encore pris conscience de la trahison des chefs du Parti Radical, mais ils la pressentent et veulent lutter en liaison étroite avec les groupes d'extrême-gauche pour barrer la route aux fascistes et sauver la République.

A la suite de ces Congrès, toutes ces organisations répondent à chaque provocation de la droite, personnifiée par le triste sire Henriot, en lui opposant des manifestations de rues.

Toutes les polices de France (Agents de police locaux, Gendarmes, Gardes Mobiles) sont aux ordres des fascistes, qu'ils protègent en asommant et tuant les ouvriers le plus naturellement du monde.

Les ouvriers antifascistes arrêtés sont jugés et condamnés de suite.

Les assassins fascistes sont laissés en liberté et ceux qui sont arrêtés après le crime, ne sont pas jugés, mais leurs procès traînent on ne sait jusqu'à quand.

Les Objecteurs de Conscience ainsi que les militants actifs sont durement condamnés et mis au droit commun.

Bilan du Gouvernement dit d'Union Nationale :

1° Pour équilibrer le budget : amputation des traitements des fonctionnaires et de leurs retraites ; de même pour les pensionnés de guerre.

2° Suppression de 5.000 instituteurs. (Le peuple, pour être plus malléable, doit être ignorant).

3° Service militaire de deux ans pour commencer.

4° Crédits de trois milliards en supplément, votés pour le budget de la guerre.

5° Alertes aux gaz : retraites militaires comme en 1913 ; mobilisation des municipalités pour en obtenir la soumission complète et totale. Le tout pour préparer le peuple à admettre la guerre en lui laissant croire qu'il sera à l'abri. Mensonges que tout cela (l'inefficacité de la défense est démontrée par les grands savants, tel que le Professeur Langevin) mais gros bénéfices pour les marchands de fer et de ciment. Les frais sont supportés par les Communes.

Dernier tuyau : Le rigolo Marquet rêve de mettre à sac la caisse des Assurances Sociales, en employant l'argent en gros travaux défensifs, mais non rentables, à moins que les communes ne versent intérêts pour les capitaux qui seraient engagés dans les dits travaux.

Cher lecteur, envers et contre tous, nous nous ferons un devoir de te renseigner, ce qui ne fera pas plaisir à Gastounet, mais de cela, on s'en fout.

Le Passant.

ROUBAIX-TOURCOING

Vive Roubaix Antifasciste !

Ah ! ils s'en souviendront longtemps, les J. Péteux, cléricaux, camelots du roy et autres fascistes, de la réception faite au gredin *Henriot*.

La provocation était évidente. Trois semaines avant le procès de l'assassin EugèneFritsch,magni- chaque jour dans l'« abejction française », la correction infligée aux provocateurs était méritée.

Malgré les 1.500 gardes mobiles, casqués, bottés, fusils chargés, disposant de nombreux autos-camions ; malgré la mobilisation policière jointe aux formations militaires fascistes, les travailleurs roubaisiens ont montré qu'ils avaient du cran, le 4 Juin 1934.

Deux heures avant la réunion, les manifestations commencèrent : « A bas le fascisme! Hou! Hou! Assassins ! » et il en sera ainsi toute la soirée.

Spontanément, sans entente concertée, sans drapeaux, bannières, ni pancartes, avec la froide volonté de ne pas abandonner un pouce de terrain, les camarades ouvriers posèrent leurs barrages et ceux qui voulurent passer outre, trinquèrent. Chapeaux, lunettes, matraques, révolvers, furent enlevés prestement. Des centaines de chapeaux jonchèrent le sol et si « Reboux » accuse 125 blessés, nous pouvons multiplier par quatre, soit 500 chapeaux laissés sur le pavé. Les objets les plus disparates passèrent dans les poubelles le lendemain, jusque des parties de rateliers...

Et maintenant à la prochaine, messieurs les preux ! Et vous ferez encore dans vos culottes quand vous entendrez de nouveau ce chant des rebelles du quartier des longues Haies :

Et l'on s'en fout,
On aura des coups de crosse,
Et l'on s'en fout,
On tiendra jusqu'au bout !

Résister est bien, prendre l'offensive est mieux. Les sans-travail sont nombreux dans nos cités industrielles ; il faut reprendre la rue et la garder. Il faut dans tous les domaines faire entendre la voix du peuple.

A bas le fascisme !
Vive la Révolution sociale !

MOUSCRON — Belgiqne

A bas l'alcool !

Nous lisons avec plaisir dans le n° de juin du « Réveil Socialiste » de Mouscron, un article de la chronique des jeunes, intitulé « Terrible fléau ». duquel nous détachons ce passage : « Pendant la » guerre, des généraux, des officiers faisaient boire » à nos regrettés piottes qui commençaient à se » révolter, une certaine quantité d'alcool, les fai- » sant tout oublier, mère, père et famille, pour » ensuite les lancer avec plus de rage, de rancœur, » d'inconscience, dans la mêlée, comme des chiens » enragés. »

Vous avez bien raison, jeunes gens, fillettes et et garçonnets, de lancer à tous échos par vos voix puériles, la haine de la guerre et la beauté de la paix universelle par le triomphe du travail libéré. Vos chœurs harmonieux ont en plus de la beauté artistique, la sincérité de la poésie non asservie aux puissances d'argent.

Logiquement vous combattez l'alcool au même titre que le Militarisme et la Guerre. C'est avec des abrutis saouls de gnole et de vins foudroyants, gorgés de victuailles quand le peuple meurt de faim, que les réacteurs tenteront des coups d'Etat fascistes ou l'écrasement des travailleurs, vos pères et vos mères.

C'est à votre intention, jeunes, que je vous conte le petit fait ci-dessous. Tout récemment, je demandais, à Paris, des nouvelles d'un mien parent. Si la perte cruelle de son fils, tué au Maroc, ne le poussait pas à la neurasthénie, etc. Voici la réponse de sa femme :

« — Le militarisme maudit nous a-t-il fait assez » souffrir ! Les misérables ! Après avoir tenté de » tuer le père, ils ont eu notre fils... »

Une pause. Puis cette évocation :

« — Tu sais qu'il n'a jamais bu d'alcool. Or, » ce jour-là, à Berry-au-Bac, il croyait bien sa » dernière heure venue. Tous ses camarades étaient » saouls de pinard avant l'heure H. Lui seul » gardait son sang-froid, et s'il ne s'était pas » tailladé le genou avant de sortir de la tranchée, » jamais plus je ne l'aurai revu... »

Je respecte ce silence douloureux. La femme, pour conclure : « Tous, tous, à peine sortis du » trou, tombaient comme des mouches pour ne plus » se relever ! »

Oui, jeunes Mouscronneux. Vous êtes dans le vrai, quand vous combattez le fléau Alcool, le hideux militarisme et sa conséquence : la guerre infâme.

Un Universaliste.

« *Terre Libre* », organe de l'Eveil Social, édite mensuellement trois édition régionales.

Pour l'édition de la Région Parisienne, adresser abonnements, correspondance, manuscrits et mandats au camarade Laurent, 26 avenue des Bosquets, Aulnay-sous-Bois (Seine et Oise).

Pour l'édition Nord et Nord-Est s'adresser dans les mêmes conditions au camarade Hoche Meurant, 1 rue d'Arcole à Croix (Nord).

Enfin, pour l'édition du Midi (Sud-Est, Sud-Ouest et Centre), envoyer toute correspondance *directement à l'imprimerie du journal*, au nom du camarade Prudhommeaux, 10 rue Emile-Jamais, Nimes (Gard).

Le prix de l'abonnement annuel reste provisoirement fixé à 3 francs, malgré la parution sur huit pages. Profitez-en pour nous faire de la propagande — et pour vous abonner, si ce n'est déjà fait !

Le Gérant : PAUL ROUSSENQ.

Imp. Coop. LA LABORIEUSE, rue J.-B. A. Godin, 7, Nîmes